

- 5. Feb. 1937

3-2-37

LA VIE LITTÉRAIRE

Un dialogue André Gide-Trotsky sur l'U.R.S.S.

On ne saurait imaginer deux esprits plus éloignés l'un de l'autre que celui de Trotsky et celui d'André Gide. Et pourtant on ne saurait lire deux ouvrages qui se complètent mieux que « La Révolution trahie » (1) et « Retour de l'U. R. S. S. » (2).

Il ne serait pas paradoxal d'affirmer qu'André Gide est trotskyste, si l'on s'en tenait à une lecture rapide. Le cœur sensible de Gide s'émeut de spectacles que l'intelligence théoricienne de Trotsky explique parfaitement et avec une admirable logique. Mais alors que le premier ne sait trop que conclure et se demande, très sincèrement, si l'homme est bien fait pour ces tragiques expériences sociales, le second, qui sait son Karl Marx, son Engels et son Lénine sans une défaillance de mémoire, affirme que Staline a trahi ces grands-pères et ce père du communisme.

En réalité, Trotsky, destructeur de race, n'est à son aise que dans la Révolution perpétuelle. André Gide, d'instinct, est conservateur, d'une sensibilité d'homme de lettres bourgeois.

*

— Il y a beaucoup de camelote en U. R. S. S., constate M. Gide, qui s'attendait à voir triompher le bon goût populaire.

— Je pense bien, dit Trotsky. 81 % des tracteurs, orgueil de l'industrie soviétique, ont dû subir des réparations capitales... « Un camion automobile, qui parcourt 60.000 à 80.000 kilomètres et même 100.000 aux Etats-Unis n'en fait que 20.000 en U. R. S. S., et sur cent d'entre eux, cinquante-cinq sont sur la route et quarante-cinq en réparation... »

— C'est effrayant, dit André Gide, on n'a aucune liberté de penser. On tient le peuple dans l'ignorance.

— Bien sûr, répond Trotsky. « Le Guépéou intervient à l'école dite socialiste pour y introduire par la délation et la trahison un terrible élément de démoralisation... Ainsi s'explique le fait que les millions et les millions de membres des Jeunesses communistes n'ont pas formé à ce jour une seule personnalité marquante. »

— Et les salaires, continue Gide. Je

suis frappé de l'inégalité qui règne là-bas.

— A qui le dites-vous? surenchérit Trotsky. Voici des chiffres que vous ignorez : « Le salaire moyen, en 1936, de l'ouvrier russe est de 3.500 à 4.000 francs français « par an ». Mais des stakhanovistes, les techniciens, les privilégiés des nouvelles classes gagnent 2.000 roubles et plus par mois !... Et je ne vous parle pas des fonctionnaires, autre classe bien installée qui « doit être estimée à cinq ou six millions d'âmes ».

— Il y a des enfants abandonnés, constate Gide.

— L'enfance abandonnée visible ou dissimulée, affirme Trotsky, constitue un fléau qui atteint d'énormes proportions...

— Heureusement, soupire Gide, il y a des jardins d'enfants.

— Parlons-en, raille Trotsky, « la meilleure part en est réservée aux familles des fonctionnaires, des techniciens, des stakhanovistes... »

*

On pourrait poursuivre à l'infini ce dialogue. Il y faudrait ajouter, du moins à chaque phrase de Trotsky, « si le marxisme intégral était appliqué, cela ne se passerait pas ainsi ».

En fait, on se trouve devant un homme de lettres à qui certainement « rien d'humain n'est étranger » et qui s'étonne sentimentalement que le nouveau régime n'ait pas transformé l'humanité russe, et devant un théoricien qui croit que cette humanité reste rétrograde parce que Staline a trahi ; mais tous les deux sont d'accord : l'U. R. S. S. est un bague pour la masse ouvrière, c'est le pays de la tyrannie la plus odieuse.

Nos communistes devraient bien nous expliquer pourquoi ces deux hommes, qui ne se connaissent pas et qui n'ont aucun point de commun, arrivent à cette même conclusion sur leur paradis.

René BIZET.

(1) Bernard Grasset, éditeur.
(2). N. R. F.